

ÉRIC PLAMONDON

DONNACONA

nouvelles



LE QUARTANIER

<i>Donnacona</i>	9
<i>Lendemain de pêche</i>	47
<i>Ristigouche</i>	69

DONNACONA

Avant de quitter la rivière Saint-Charles, au printemps de 1536, Cartier ne se fit pas scrupule de s'emparer de Donnacona et de quelques-uns de ses compagnons et de les conduire en France.

BENJAMIN SULTE

Histoire des Canadiens français, 1882

J'ÉTAIS suspendu à la rambarde du pont, à vingt mètres au-dessus des rochers battus par les rapides de la rivière Jacques-Cartier. C'est ici qu'elle prend son dernier élan avant de se jeter de toutes ses forces dans le fleuve Saint-Laurent. On était venus traîner en ville, comme d'habitude le vendredi soir. On avait entamé notre six-pack de bière derrière le dépanneur et vidé une bouteille de mauvais vin blanc mousseux à côté de l'église. On tournait en rond sur nos mobylettes. On avait envie de quelque chose d'extraordinaire mais on n'avait aucune idée de ce que pouvait être quelque chose d'extraordinaire un vendredi soir d'automne à Donnacona. Les jeunes de la place l'abrégeaient en Donna. On était trop jeunes pour entrer dans un des deux bars de la ville, trop vieux pour passer encore une soirée dans le sous-sol chez Ben à jouer au Pac-Man sur son Commodore. On avait fini par aller faire un tour à l'aréna,

regarder la fin d'un match de la ligue du vieux poêle. Une gang de gars de l'âge de nos pères suaient sur la glace dans des chandails dépareillés. On avait l'impression qu'ils patinaient au ralenti. On avait voulu s'acheter une frite au snack-bar mais madame Paquette avait déjà éteint sa friteuse. On s'était rabattus sur des sacs de chips et on avait décidé d'aller les manger sur le quai des Écureuils en finissant les bières du six-pack. À l'heure qu'il était, dans le froid d'octobre, on savait qu'on serait tranquilles, qu'on ne croiserait personne. Assis sur nos mobylettes à l'arrêt, on voyait briller les lumières de Sainte-Croix de Lotbinière en face, cinq kilomètres plus loin, de l'autre côté du fleuve. La marée descendait. Le Saint-Laurent longeaient les rives de notre enfance, de Deschambault à Neuville, en passant par Portneuf et Cap-Santé. On fixait l'eau noire et silencieuse en pensant qu'on aurait bien suivi le courant jusqu'à Québec. Sûrement que là-bas on aurait trouvé quelque chose d'intéressant à faire. On rêvait de passer notre permis de conduire mais on n'avait pas encore seize ans. Le ciel était clair et l'effet de l'alcool nous avait amenés à philosopher sous les étoiles, comme quoi on était minuscules dans l'univers, est-ce que les extraterrestres existaient, à quoi ça servait, tout ça? Ben

voulait sortir avec Josée mais pas elle. Moi, j'avais cassé avec Caroline et c'était ben correct de même. Dans l'humidité du fleuve, les mains gelées, on est allés pisser au bout du quai avant de partir. La dernière bière était de trop pour nos quinze ans. C'était l'heure de rentrer, il n'y avait plus rien à espérer ce soir.

Je ne sais plus pourquoi je me suis arrêté là, en plein milieu du vieux pont, entre Donna et Cap-Santé. J'ai mis ma Honda sur la béquille, Ben a fait demi-tour pour me rejoindre. J'ai enlevé mon casque et je l'ai accroché au guidon. Je me sentais un peu euphorique. J'ai regardé en amont, là où la rivière fait un S après le barrage de la Domtar. J'ai suivi des yeux le torrent qui bouillonnait en descendant jusqu'au pont. L'eau m'attirait. Ben avait arrêté sa mobylette lui aussi. Il n'avait pas eu le temps d'enlever son casque que j'avais enjambé la rambarde métallique et que j'étais suspendu par les mains dans le vide. Si je glissais, c'était la chute mortelle assurée. J'avais un sourire fendu jusqu'aux oreilles et dans mon état d'ébriété je criais à Ben : « T'es pas game! Heille! T'es même pas game! » L'expression d'épouvante sur son visage m'a fait revenir sur terre. Je le voyais en contre-plongée. Il était blanc comme un drap et s'efforçait de garder son calme. Il s'est avancé lentement